

JEAN-LUC LAGARCE

Journal
1977-1990

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours du Centre Régional du Livre de Franche-Comté
et de la Région Franche-Comté

© 2007 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-193-4

Note de l'éditeur

Ainsi, la décision de cette publication m'appartenait. C'est ce que j'ai découvert un jour d'octobre 1995 à la lecture du testament de Jean-Luc Lagarce. Jamais nous n'en avons parlé et pourtant, comme le lecteur le sait ou le découvrira, j'ai côtoyé Jean-Luc durant quatorze années depuis ce jour de juin 1981 où il me vit jouer dans un spectacle amateur. À cette époque, nous nous retrouvions souvent le matin dans une pâtisserie à Besançon où nos journées ordinaires de jeunes gens désireux de théâtre commençaient. Systématiquement nous assistions à l'achèvement de quelques lignes sur un cahier et après quelques instants de silence, nous prononcions : « Je te dérange ? » Formule qui a dû précéder bon nombre de conversations et à laquelle il nous répondait toujours par la négative, avec le sourire.

Certainement nous dérangions, car la pensée n'était pas achevée et sans doute quelques mots essentiels n'ont jamais été écrits en raison de ces cafés matinaux. Nous avons certainement dû empêcher ces mots qui témoigneraient de ce que nous avons vécu ensemble et dont ce journal rend si peu compte, mais c'est aussi que nous n'étions pas vus tels que nous étions, et qu'il faudra s'y résoudre comme l'écrira Jean-Luc¹ : « tant pis, tant mieux ».

Je dis « nous » car c'est ce qu'ont ressenti tous les proches qui ont lu ce manuscrit : cette injustice du regard sur ce que furent nos vies. Et je voudrais dire à tous ceux qui sont cités ou reconnus (et oubliés aussi) qu'ils ne doivent pas se sentir blessés, car ce n'est pas de vérité dont il est question dans ces pages : cette publication témoigne d'abord de l'œuvre d'un écrivain pour qui le réel n'est pas la préoccupation première.

1. « [...] cesser de prétendre à notre vérité, notre vérité, ce sont les autres qui nous l'accorde, notre vérité, elle restera secrète, tant pis, tant mieux, nous ne pourrons plus la dire. »
« Nous serons sereins, cette nuit-là encore » in *Du Luxe et de l'impuissance*, éd. Les Solitaires Intempestifs, 1995, p. 23.

Si parfois Jean-Luc s'arrêta d'écrire, jamais il n'abandonna son journal, et petit à petit s'imposa à lui sa valeur littéraire, ou du moins le désir d'une telle valeur. C'est ainsi qu'en 1990, il commença à recopier un premier cahier à la machine à écrire, puis à résumer les neuf premiers cahiers, en laissant des citations, avant de reprendre au cahier X la transcription intégrale, s'autorisant des commentaires que nous avons laissés en notes, comme des remords ou des précisions sur tout ce temps passé.

Pourquoi avoir résumé ces neuf premiers cahiers, nous n'en aurons jamais la certitude, mais à lire les cahiers originaux, il semblerait que son contenu ressemblât plus à un journal qui n'avait pas encore trouvé son rapport à la littérature. Cette quête le questionnera toujours, et en 1990, la maturité lui en paraîtra acceptable.

Il décèdera avant d'avoir pu achever ce laborieux travail de copiste. Dix ans plus tard, j'ai repris cette tâche pour les quelques volumes restant à transcrire.

Ce qui est étonnant aussi, c'est que toutes ces pages ont été écrites sans ratures et le plus souvent dans des lieux bruyants et publics. C'est aussi cela que nous vous donnons à lire, l'écriture spontanée et régulière d'un auteur que l'on ne cesse depuis dix ans de découvrir.

Ma vision de la vie de l'écrivain, de l'homme est bien autre – *tant pis, tant mieux* – il ne s'agit pas de donner une vérité que tant voudraient connaître. Au moment où elle s'écrivait, elle était déjà si différente.

FRANÇOIS BERREUR

Préface

Qu'est-ce qu'un journal ? Peut-être la forme où la littérature est la plus suspecte. Où commence l'acte littéraire, le crime de formulation ? Qu'est-ce qu'un journal ? Une consignation scrupuleuse de l'impossibilité de tout dire, de tout lire, de tenir dans un style le fil du *continuum*, ce chant intérieur unique et irrévocable. La littérature est suspecte par essence, et le journal une forme plus suspecte encore, au point de déstabiliser la littérarité, et de la réduire à une liste informe. C'est parce que cette forme est plus suspecte qu'elle est aujourd'hui plus nécessaire, plus exacte à montrer que la littérature n'est en rien une affaire stylistique. Elle est un vivre, et accepter la mort est sa manière. Jean-Luc Lagarce incarnait dans ses dernières années le mythe total de l'écrivain, il vivait dans la conscience de sa mort plus que tout autre, et dans une pauvreté de réconfort absolue. La littérature n'était pas une religion, elle était en deçà et peut-être au-delà, elle permettait de survivre et déniait toute l'eschatologie. Son sens n'avait pas besoin d'appuis dans le ciel ou dans la postérité. Le sens, n'apparaît pas dans les pages de ce journal comme une architecture de formules philosophiques, il est là dans le mystère de la mort et de l'écriture, chaque mot, chaque note. Et même celle qui peut sembler vacuité insondable, porte en elle la réponse absolue de la littérature. La liberté inaliénable de l'homme est l'écriture, il n'y a rien d'autre. C'est peu, c'est tout, ça suffit, il le prouve.

N'oublions pas que Lagarce vénérât le roman, et regrettait de ne pas en avoir publié un seul. Plus exactement aussi ses récits ressemblent à son journal étonnamment. C'est qu'il est plus évidemment proche de sa pensée que le style soit sans coordination et que les travaux et les jours se juxtaposent sans la prétention d'un ordre. Lagarce est mort en sachant que ces pages seraient publiées, il les pensait très certainement comme une œuvre et pas seulement comme une béquille à l'espoir. Traverser le siècle et prendre juste assez de

distance sur soi et les autres et son histoire pour que l'aiguillon de la mort s'émousse, voilà l'alchimie du verbe à laquelle nous assistons. Le mythe littéraire de Lagarce tient à deux éléments éblouissants. Il n'a connu ni transcendance ni publication : l'absence de transcendance lui interdit de faire de la miséricorde un sujet littéraire, l'absence de publication lui interdit de croire en la postérité littéraire comme en une miséricorde.

La certitude de sa mort pressentie déjà avant le combat quotidien pour survivre à la maladie et surtout la volonté de se refuser à toute douceur, font de son quotidien et du nôtre, à nous qui l'avons croisé, une épopée sans lumière. Cela apparaît sans doute plus brutalement à ceux qui l'ont connu. Mais ceux qui le connaissent par son œuvre seulement seront frappés par ce refus du religieux et de toute clémence, de toute culpabilité et de toute transcendance. Il est vrai que dans les dernières pages du *Pays lointain*, il semble regretter de ne pas avoir poussé un cri de joie, alors qu'il survolait une forêt, un monde (et son histoire), en marchant sur un aqueduc. Ce passage allégorique nous le laisse à la porte d'une grâce. Mais le journal est plus précis sur sa géographie intime, il se refuse, quotidiennement et scrupuleusement à toute tendresse. Il se méfie de la tendresse, il se méfie de tout sentiment doux qui pourrait lui faire perdre son trésor de stoïcisme. Tout amollissement de l'âme, toute sentimentalité le tuerait, il le sait. Ce récit de sa vie, de sa disparition, au quotidien, est aussi le récit d'une volonté de désert idéal, de dépouillement nuptial à l'approche de la mort. Et il semble que d'admettre ce néant, ne rien lui opposer, soit la seule chose qu'il lui ait été donnée. Voilà ce que j'appelle un élément mythique éblouissant, éblouissant parce qu'il place la littérature au-delà de toutes les virtuosités narratives et stylistiques. Il dépasse toute question de jugement de valeur, de qualité littéraire. Éblouissant aussi, parce qu'il ne défigure pas l'acte d'écrire en en faisant une religion du vocable. Lagarce se tient droit dans ce désespoir, sa « méchanceté » est hygiénique et lui permet de se préserver des corruptions de la sentimentalité. Il veut un absolu littéraire qui fait de ce journal son œuvre accomplie. Son humour apparaît aussi comme un outil existentiel, non pour arrondir la douleur, mais pour couper encore, et plus court, avec la compromission des larmes. Il ne lui reste plus qu'à refuser les larmes. Il faut donc lire en creux, ce qui manque dans ce journal est le plus beau, et il ne fait pas de lui-même un noble personnage, seulement un errant qui se tient droit dans son siècle. Sa méchanceté et son humour, il en est la première victime, car le crime le plus irréprochable est de ne pas avoir été beau. Et seuls les êtres beaux semblent épargnés par son regard

terrible, la beauté seule excuse tout. Lagarce affirme que tout est dans la surface : le sens des jours, dans les choses infimes, le sens de la parole, dans le non-dit ou dans la fatigue. Il n'y a pas de profondeur, la mort n'est pas profonde, elle est absence. La vie est faite d'incommensurables petites choses, et d'anecdotes inavouables, et l'écrivain doit être à la hauteur de cette petitesse et la voir comme une épiphanie. Sans quoi il devient un prêtre, un amuseur public, un félon, tout ce que Lagarce s'efforce de ne pas être.

L'autre élément éblouissant de ce journal, propre à construire un paysage mythique, est que Lagarce est mort sans publication. Cela seul jette une ombre terrifiante sur notre organisation culturelle. Mort sans avoir été publié. Il rejoint la pléiade des auteurs maudits des années quatre-vingts, Koltès, Guibert, Gabily... mais lui, sa notoriété n'est que posthume. Cela est presque unique dans l'histoire de la littérature, même Rimbaud n'a pas connu un destin aussi extrême, lui qui est le paradigme de l'obscurité littéraire et le spectre du poète maudit. Lagarce n'accède à la publication qu'après sa mort et parce qu'il a inventé lui-même sa postérité de manière testamentaire, ingénieusement, scrupuleusement, roublardement. Il ne faut pas oublier cela en lisant cette imprécation contre sa propre médiocrité qu'est ce journal. Rien ne se profilait dans son horizon qui puisse ressembler à de la reconnaissance. C'est pourquoi le mot de théâtre est peut-être la seule goutte d'eau dans ce désert épouvantable, raconté comme une chronique mondaine. Le théâtre, c'est à la fois la permission de vivre sans espoir, son stoïcisme, et l'asile de la littérature qui partout ailleurs lui déniait une place.

Le narrateur de ce journal pourra paraître indifférent, détaché, distant, il est en vérité toujours en train de chercher la distance juste qui permette de supporter la caducité de toute chose. Tout apparaît comme une interminable scène de théâtre bourgeois où l'essentiel ne peut se dire. Lagarce, s'il a été tenté quelquefois par le lyrisme en tant que metteur en scène, l'interdit viscéralement dans son écriture. Il s'efforce d'être d'une exactitude qui rende aux choses leur aura, aux rencontres leur providence, et à la vie sa saveur amère.

Il lui semblait quelquefois que nous étions une génération sans destin. Politiquement d'abord, tous les combats ne lui semblent-ils pas dérisoires et toutes les idéologies rances ? Mais aussi comme orphelin d'un destin historique dans ce grand désenchantement de l'Occident qui se mondialise. Il n'a jamais songé que son œuvre serait emblématique d'une époque et d'une génération pour qui le combat politique se déplaçait vers l'intime et pour qui la construction d'un héritage historique aurait lieu dans l'insistance plus que dans la

résistance. Il ne voyait pas que sa lutte quotidienne contre le Sida était aussi noble que la lutte contre les fascismes, et que son geste quotidien d'homme convoquant la littérature, permettait que l'essentiel de notre civilisation ne soit pas englouti dans la société marchande et virtuelle.

Le monde a changé depuis sa mort. Mais nous savons que l'exactitude d'un homme, qui sans illusion et sans désespoir, regarde le monde dans sa dure beauté, permet de fabriquer avec un héritage difficile et une inquiétude sans freins, les outils premiers d'une dignité retrouvée.

Et il faut lire ces pages comme l'incessant souci de sauver la dignité d'une génération perdue. Celle qui est morte avant le nouveau siècle et les trithérapies, et a à peine eu le temps d'inscrire sa parole sur des feuilles éparses.

Quand on demandait à Lagarce si cette rhétorique du doute venait de ses études de philosophie... il répondait que cela venait surtout du fait qu'il était né et vivait en province. Il faut donc le concevoir comme un provincial, errant ses jours comptés dans la capitale du sens et sachant qu'elle lui restera étrangère. La dignité est d'avouer scrupuleusement cette impossibilité de savoir, ce scepticisme sans angoisse. L'œil est ouvert dans les ténèbres ; plus elles sont opaques, moins l'œil peut se permettre de cligner. Pourtant quelque chose lui interdit le tragique, et à la belle formulation frontale qui prend la mort pour arbitre, il préfère le non-dit inquiet d'un théâtre familial et intime. Ce qui interdit le tragique, c'est le doute d'un enfant du siècle sur les grandes aventures collectives, ce qui obère le tragique, c'est le désenchantement politique. Là, son écriture est pionnière puisqu'elle prend la mesure de l'émiettement social, de cette écume faite du fracas des vagues révolutionnaires, et où l'homme communicant est enfermé dans un univers minuscule.

L'impossibilité du lyrisme est devenue par la magie du verbe un lyrisme de l'impossibilité de dire.

Trouver moyen de transcender le minuscule d'une terre qui n'a pour périmètre qu'une tombe, c'est là que l'artisan écrivain fait d'un simple journal une odyssée de la solitude. Et l'écrivain échoué sans éditeur et sans lyrisme se transforme en Homère de l'impossibilité de dire.

OLIVIER PY
Ouessant, juillet 2007

1957-1977¹

Je suis né en Haute-Saône, le 14 février 1957. Mes parents habitaient, dans le Doubs, le village où était né et avait toujours vécu mon père. Ils disent avoir déménagé sept fois en douze années mais je ne m'en souviens pas. Nous avons habité Seloncourt, je me rappelle ça, d'un côté de la cour et ensuite nous avons traversé la cour et nous sommes allés habiter dans l'immeuble d'en face. Lorsque ma sœur est née, nous sommes allés habiter la maison de Valentigney qui appartenait à ma grand-mère maternelle et d'où nous ne sommes plus jamais repartis.

Mes grands-parents paternels et maternels habitaient la campagne, cultivaient des jardins, élevaient quelques animaux et travaillaient en usine. Je ne suis pas certain que mon grand-père paternel travaillait en usine, il avait un triporteur, il avait été militaire et coiffeur. Mon père garda sa tondeuse et nous coupa les cheveux, à mon frère et moi, jusqu'à l'arrivée des Beatles, puis parfois le dimanche à nouveau lorsque j'adoptai ma tonsure actuelle. Lorsque mon grand-père paternel est mort, il mesurait 1 mètre 97, pesait 106 kilos et allait se remarier pour la troisième fois. On dit toujours ça quand on parle de mon grand-père paternel.

Mon père a perdu sa mère lorsqu'il était très petit, il avait deux frères beaucoup plus âgés que lui, son second frère est mort lorsque je n'étais pas encore né et la femme de son autre frère est morte aussi lorsqu'elle était jeune, elle avait eu des jumeaux mais ils ne se

1. J'ai ajouté à ce journal, en guise d'introduction, ce texte que j'ai retrouvé dans les archives de Jean-Luc Lagarce et qu'il a utilisé en partie pour son film vidéo d'une minute, *Portrait*. Ces pages peuvent être considérées comme la partie manquante au journal car elles s'achèvent là où celui-ci commence. Étaient-elles destinées uniquement au film, étaient-elles les prémises d'un projet plus vaste, ou simplement l'introduction que Jean-Luc avait imaginée pour la publication de ce journal... ? (N. D. É.)

ressemblaient pas du tout. Mon père encore avait des cousins triplés, un garçon et deux filles et une des filles, mais je confonds peut-être, une des filles a eu quant à elle des jumeaux à nouveau, et le garçon des triplés, le cousin de mon père – lui, je le trouvais très très beau, un type immense – a eu un petit garçon qui est mort à 5 ans et ma mère dit que ses parents ne s'en sont jamais remis.

Mon père travaillait en usine, il était ouvrier puis cadre, mais j'étais déjà âgé lorsqu'il est devenu cadre. Ma mère ne travaillait pas lorsque j'étais enfant, puis elle est allée à l'usine à son tour, lorsque ma sœur est née, elle était ouvrière. Lorsque nous étions très petits, ma sœur n'était pas encore là, ma mère dit que nous étions très pauvres, que parfois, elle avait des trous sous ses chaussures mais je ne m'en souviens pas, je ne me souviens pas de la pauvreté, je me souviens juste que nous étions « juste », que nous ne pouvions pas aller en vacances mais je ne me rappelle pas que nous étions pauvres à ce point.

Le dimanche, on allait chez mes grands-parents et nous ramenions des légumes. Mon père élevait des lapins et nous les mangions.

Je suis l'aîné, j'ai un frère et une sœur. Mon frère a un an de moins que moi et ma sœur huit années. Mon frère a eu un accident avec une dame en vélomoteur et l'institutrice m'a dit que c'était ma faute si mon frère avait failli mourir et ma mère m'a dit que non et que ce n'était pas des choses à dire à un enfant. Je me souviens de l'endroit exact. Ensuite, jusqu'à 15 ans, mon frère a eu des violentes et fréquentes crises d'asthme, il ne réussissait pas à l'école et puisque j'avais la chance de ne pas être malade, je ne pouvais pas ne pas être un bon élève. Il a eu la typhoïde en mai 68 et il est resté hospitalisé et du mois de mai 68, je ne me souviens que de cela, qu'il allait encore mourir. Un jour, on m'a envoyé seul au cinéma, voir *La Mélodie du bonheur*, c'est le premier film que j'ai vu, c'était avec Julie Andrews, puisque je n'avais pas posé de problème lorsque mon frère était à l'hôpital. Mon frère encore s'est cassé les deux bras à deux moments différents, et il a eu une double fracture de la mâchoire dans un accident de vélomoteur, et plus tard vers 20 ans, un accident de voiture avec des copains au retour du Maroc. Il ne m'est jamais rien arrivé.

J'ai passé toutes les petites vacances, Pâques et Noël et février et parfois une partie de l'été chez mes grands-parents maternels. Et

lorsque mon grand-père paternel est mort, plusieurs fois encore, j'avais plus de 20 ans et une voiture, je suis retourné chez ma grand-mère en vacances.

Lorsque nous étions des enfants, ma mère et sa sœur étaient très liées, nous allions en vacances chez nos grands-parents donc et nos cousines habitaient le village d'à côté et nous passions les vacances ensemble. Avec toute la famille de la sœur de ma mère – elle est ma tante et ma marraine également et son mari, mon oncle, est mon parrain aussi – avec toute la famille, très souvent, nous allions passer le dimanche quelque part. Nous allions aux jonquilles, aux narcisses, au muguet, on faisait des pique-niques, on partait à trois, quatre voitures, j'avais mauvais caractère, ce qu'on disait et je pleurais pour un oui pour un non car je ne comprenais pas les plaisanteries qu'on faisait sur moi.

Je suis aussi allé trois fois en colonie de vacances, deux fois au même endroit, dans le Jura, je vois encore très bien l'endroit, et une fois à l'île d'Yeu. Puis, l'année suivante, on m'a inscrit aux Éclaireurs Unionistes de France, je suis allé dans le Tarn, je crois, j'avais 9 ans, c'est possible. Je suis resté aux Éclaireurs jusqu'à l'âge de 16 ans, j'étais différent des autres mais cela se passait bien tout de même. J'ai fait des randonnées en vélo, du kayak, j'ai fait un camp radeau mais j'étais déjà grand, des balades, des choses comme ça.

La première fois où j'ai cru que j'étais amoureux d'un garçon, c'était dans ce camp radeau, le garçon avait un maillot de bain vert et j'aimais par-dessus tout ses genoux. Il avait l'air méchant, il était très sportif, et puisqu'il était de la troupe de Villefranche-sur-Saône, nous n'avons jamais dû nous parler et il n'a jamais dû me voir. Mon meilleur ami aux Éclaireurs s'appelait Frédéric et le meilleur ami de Frédéric au catéchisme s'appelait Dominique et Dominique et moi, plus tard, sommes devenus les meilleurs amis du monde lorsque nous nous sommes retrouvés dans la même classe au collège.

Avant Dominique, mon meilleur ami dans la vie, en dehors des Éclaireurs et du catéchisme s'appelait Louis. Nous étions aussi ensemble chez le pasteur mais il était très dissipé et nous étions souvent séparés. Ensuite il est parti dans une autre école et nous ne nous sommes plus vus. Une fois, nous nous sommes retrouvés, la nuit sur le parking près de la rivière à Belfort, j'avais 25 ans peut-être et nous avons décidé d'aller draguer dans une boîte en Allemagne le

samedi suivant. C'était très mélancolique cette soirée-là et très très bien. Nous n'avons rien dragué du tout, nous avons juste parlé des vies que nous menions. Ensuite, plus tard, il est devenu fou, c'est ma mère qui dit ça, il est à la charge de ses parents. Je l'ai revu, c'était un dimanche après-midi, sur la route forestière, j'étais déjà malade et lui fou, on était bien.

Avec mon meilleur ami Frédéric, aux Éclaireurs, on riait beaucoup, on volait de la nourriture, une fois, nous nous sommes perdus et nous avons pleuré, c'était près d'une statue de la vierge, il voulait qu'on prie et on s'est engueulés car les protestants ne prient pas la vierge même dans les moments les pires et en s'engueulant nous avons cessé de pleurer. Il est parti vivre en Alsace et je suis devenu ami avec son frère mais il était plus compliqué.

Ensuite, donc, mon meilleur ami au collège puis au lycée, s'appelait Dominique. Dominique et moi, nous sommes restés assis l'un à côté de l'autre de la quatrième à l'année du bac, nous étions très différents et c'est pour ça qu'on s'entendait bien, et l'année du bac, puisqu'il l'a loupé, je suis parti à l'université à Besançon et il est resté encore une année à Valentigney. L'année suivante, nous nous sommes retrouvés en faculté, il était en histoire et moi en philosophie et j'étais aussi élève en art dramatique au Conservatoire national de Région.

ITINÉRAIRE

Cahier I

Commencé le mercredi 9 mars 1977.

MARS 1977

8, rue des Martelots, 25 000 Besançon.

Écrire à Philippe ?

Amoureux de Ghislaine.

Dominique.

Mon grand-père maternel a un cancer.

Pionnicat au lycée Viette à Montbéliard. Habite entre Besançon, chambre d'étudiant, ce lycée et chez mes parents à Valentigney.

Tout compte fait de Beauvoir.

Christine et Brigitte Meyer, les filles du pasteur.

Claude, le garçon sourd et muet de Pontarlier [le 21].

L'eau du pont Bregille.

India song de Duras. *Pierrot le fou* de Godard.

Chansons de Barbara.

Montbéliard, la journée : librairie, cafés (Steimer), bibliothèque municipale. Et pionnicat la nuit.

Écriture d'un roman, *Ma-Strart*, histoire de Sarah et Xol.

La Mort de Danton de Büchner.

Création du Théâtre de la Roulotte [le 24].

Répétitions de *Erreur de construction* et de *La Bonne de chez Ducatel*.

Lecture de *Léonce et Léna*.

AVRIL 1977

Musique de *Jules et Jim*.

Pas de lettre de Philippe, pas de visite à Ghislaine. Pas revu Claude, le garçon sourd et muet.

Casanova de Fellini.

Lettre de Philippe.

Mon grand-père en train de mourir. Délire. Il veut se remarier.

Polonaises de Chopin.
Visite à Ghislaine.

Premier groupe : Denis et Pascale, Dominique, Christine et Brigitte Meyer.

Deuxième groupe : Théâtre de la Roulotte. Mireille, Sylvie Combet, Marie-Odile Mauchamp, Sylvie Simon, Pierre Simon.

Don Quichotte de Cervantès.

Mort de mon grand-père, 72 ans [le 26].
Enterrement à Semondans (mon père est à l'hôpital et je marche en tête).

Ai terminé l'histoire de *Ma-Start*. Donnée à Dominique.

Pas de lettre de Philippe.

Mon père en clinique.

Ma grand-mère chez mes parents. Cousines. Famille lointaine.

Le Baladin du monde occidental de Synge.

Conservatoire national de Région. Scène de Synge avec Mireille.

M AI 1977

Jour de fête de Tati.

Ronsard.

Entre les études de philosophie à Besançon, le Théâtre de la Roulotte, le Conservatoire, les parents à Valentigney et le lycée Viette à Montbéliard.

Anne-Marie et Jean-Pierre Macia.

Jeune fille rousse, sœur d'un élève, souvent dans le train.

Essais de Camus, Hölderlin, théâtre de Euripide.

Network de Lumet.

Représentation de *Erreur de construction* et de *La Bonne de chez Ducatel* [le 16].

Amoureux de Ghislaine. Pas de lettre de Philippe.

L'une chante, l'autre pas de Varda.

L'Enfant de Vallès.

Jacques Vingler.

Examen du Conservatoire : Synge, *Électre* de Giraudoux et *L'État de siège* de Camus.

Examens de philosophie.

Emmanuelle Daull.

JUIN 1977

La Communion solennelle de Féret.

Essai de nouvelles sur la vie d'internat.

Loue l'appartement 59, rue d'Arènes à Besançon.

La Dentellière de Goretta avec Huppert.

Jacques Boulin.

« Dragouilles » un peu sordides.

Obtiens le concours du Conservatoire, deuxième année.

Nuits blanches, soirées avec les filles Meyer, Dominique...

Soirées avec La Roulotte, d'un autre côté.

Errances la nuit. Rencontres de hasard, pas nommées. Juste physiques.

Journal d'un écrivain de Virginia Woolf.

Travail toujours sur *Ma-Start*.

Amitié avec Marie-Odile Mauchamp.

Mauvais résultats en faculté de philosophie.

Casse-pipe de Céline.

Poésies de Clément Marot.

Essai d'écriture de *La Tentative*.

Robbe-Saul, surveillant d'internat à Montbéliard. Les deux élèves Paquier.

JUILLET 1977

Emménagement 59, rue d'Arènes à Besançon.

Solitude de ma grand-mère.

Petit jeune homme sexy – il ne se passe rien – que je verrai toujours ensuite à Besançon et qui sera de plus en plus antipathique et de moins en moins sexy.

Senso de Visconti.

Emmanuelle Daull.

Travail sur *Alice au pays des merveilles*.

Écrire *La Tentative*.

Week-end de Godard.

Soirées Combet, Patrice, Manu.

Trois femmes d'Altman.

La Divine Comédie.

Lettre de Attoun, Stock, à propos des *Vacances* [le 19].

Festival d'Avignon. *Hamlet* par Besson avec Avron et Brion.

Saint-Tropez. Vacances. Auto-stop. Coucher dehors.

Se trouver laid.

Guerre (?) entre l'Égypte et la Libye [le 23].
Salle soirée *érotique* à peine évoquée à Saint-Tropez. Pas encore assez fort, assez solide pour la raconter.
Auto-stop.
Jeune homme allemand dans une auberge de jeunesse. Platonique.
Nice. Dragues évoquées pas racontées.
Rome [le 27].
Voyage en train après l'agression du camionneur vers Gênes.
Abraham, américain et Félix, allemand. Partage d'une pension vers la gare.
Peintre italien, chez lui. Rencontré devant Le Caravage. Appartement superbe. Œuvres d'art.

AOÛT 1977

Rome-Besançon en train.
Le Bachelier et *L'Insurgé* de Vallès.
Schubert, Chopin.
Famille à Valentigney.
Les chiens aboient de Truman Capote.

Idée de suicide [le 16]. Se trouver laid et mourir de ça.

Correspondance de Hölderlin. *Nietzsche* de Halévy.
La Conquête de l'Ouest.
Dominique.
Dispute familiale.
Exposition Nadar à Besançon.
Félix, Allemand de Rome, de passage à Besançon. Rien.

SEPTEMBRE 1977

Vacances chez ma grand-mère.
Un garçon noir, une nuit, à Audincourt, qui veut devenir chanteur de variétés.
More de Barbet Schroeder. *Chaînes conjugales* de Mankiewicz.
Retrouvailles avec La Roulotte.
Malade. Malaises.
Rentrée à l'internat à Montbéliard.
Lecture de Katherine Mansfield.
Valentino de Ken Russell.
Errances la nuit. Rencontres diverses (pas développées).

OCTOBRE 1977

Répétitions de *Carthage, encore* interrompues. Mireille malade.
Amoureux de Emmanuelle Daull ?
Frank V de Dürrenmatt. *Le Rapport dont vous êtes l'objet* de Havel.
Providence de Resnais.
Travail sur *La Tentative*.
Difficultés avec les élèves.
Cet obscur objet du désir de Buñuel (deux fois).
L'élève Gervais. Le surveillant Robbe-Saul.
Lecture du *Conte d'hiver*.
Article sur le théâtre pour une revue pédagogique (Vingler).
Suicide de la Bande à Baader [le 18]. Dispute avec Dominique à ce propos.
L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer de Copi. *Eva Perón* de Copi.
Liste de livres à lire [le 20].
Carthage, encore abandonné [le 22]. Projet pour La Roulotte d'« un théâtre événementiel collectif » (?). Raconter un fait divers sous différentes versions. Refusé par les autres.

Être homosexuel mais être laid et ne pas être désirable. Être obligé à des amours de rencontre dans des lieux sordides et furtifs. [le 26]

Le Marin de Gibraltar de Duras.

NOVEMBRE 1977

John and Mary de Peter Yates.
Monter *Les Épiphanies* de Pichette ?
Mireille malade. Combet chez un psychiatre.
La Tentative avance.
Un garçon dont la femme s'appelle Élisabeth et qui a deux enfants [le 13].
Actes sans paroles de Beckett. « Pièces parlées » et *Introspection* de Handke.
Travail sur l'*Odyssée* pour La Roulotte.
Surveiller et punir de Foucault.
État très mélancolique. Rencontres sordides.
Le roi se meurt de Ionesco. *Au-delà du bien et du mal* de Cavani. *La Vie devant soi* avec Signoret.
La Chandelle verte de Jarry.